

LE DÉPIT AMOUREUX

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1654.

PERSONNAGES.

ALBERT, père de Lucile et d'Ascagne. VALÈRE, fils de Polidore.
POLIDORE, père de Valère. MARINETTE, suivante de Lucile.
LUCILE, fille d'Albert. FROSINE, confidente d'Ascagne.
ASCAGNE, fille d'Albert déguisée en homme. MÉTAPHRASTE, pédant.
GROS-RENÉ, valet d'Éraste.
ÉRASTE, amant de Lucile. MASCARILLE, valet de Valère.
LA RAPIÈRE, bretteur.

La scène est à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE. Veux-tu que je te dise une atteinte secrète
Ne laisse point mon âme en une bonne assiette ;
Oui, quoi qu'à mon amour tu puisses repartir,
Il craint d'être la dupe, à ne te point mentir ;
Qu'en faveur d'un rival ta foi ne se corrompe,
On du moins qu'avec moi toi-même on ne te trompe.
GROS-RENÉ. Pour moi, me soupçonner de quelque mauvais tour,
Je dirai, n'en déplaise à monsieur votre amour,
Que c'est injustement blesser ma prud'homie,
Et se connaître mal en physionomie.
Les gens de mon minois ne sont point accusés
D'être, grâce à Dieu, ni fourbes, ni rusés.
Cet honneur qu'on nous fait, je ne le démens guères,
Et suis homme fort rond de toutes les manières.
Pour que l'on me trompât, cela se pourrait bien,
Le doute est mieux fondé ; pourtant je n'en crois rien.
Je ne vois point encore, ou je suis une bête,
Sur quoi vous avez pu prendre martel en tête.
Lucile, à mon avis, vous montre assez d'amour ;
Elle vous voit, vous parle, à toute heure du jour ;
Et Valère, après tout, qui cause votre crainte,
Semble n'être à présent souffert que par contrainte.
ÉRASTE. Souvent d'un faux espoir un amant est nourri,
Le mieux reçu toujours n'est pas le plus chéri ;
Et tout ce que d'ardeur font paraître les femmes
Parfois n'est qu'un beau voile à couvrir d'autres flammes.
Valère enfin, pour être un amant rebuté,

LE

Montre depuis un temps trop de tranquillité ;
Et ce qu'à ces faveurs, dont tu crois l'apparence,
Il témoigne de joie ou bien d'indifférence
M'empoisonne à tous coups leurs plus charmants appas,
Me donne ce chagrin que tu ne comprends pas,
Tient mon bonheur en doute, et me rend difficile
Une entière croyance aux propos de Lucile.
Je voudrais, pour trouver un tel destin bien doux,
Y voir entrer un peu de son transport jaloux ;
Et, sur ses déplaçons et son inpatience,
Mon âme prendrait lors une pleine assurance.
Toi-même penses-tu qu'on puisse, comme il fait,
Voir chérir un rival d'un esprit satisfait ?
Et, si tu n'en crois rien, dis-moi, je t'en conjure,
Si j'ai lieu de rêver dessus cette aventure.

GROS-RENÉ. Peut-être que son cœur a changé de desirs,
Connaissant qu'il poussait d'inutiles soupirs.
ÉRASTE. Lorsque par les rebuts une âme est détachée,
Elle veut fuir l'objet dont elle fut touchée,
Et ne rompt point sa chaîne avec si peu d'éclat
Qu'elle puisse rester en un paisible état :
De ce qu'on a chéri la fatale présence
Ne nous laisse jamais dedans l'indifférence ;
Et si de cette vue on accroît son dédain,
Notre amour est bien près de nous rentrer au sein.
Enfin, crois-moi, si bien qu'on éteigne une flamme,
Un peu de jalousie occupe encore une âme ;
Et l'on ne saurait voir, sans en être piqué,
Possédé par un autre un cœur qu'on a manqué.

GROS-RENÉ. Pour moi, je ne sais point tant de philosophie ;
Ce que voyent mes yeux, franchement je m'y fie,
Et ne suis point de moi si mortel ennemi
Que je m'aillie affliger sans sujet ni demi :
Pourquoi subtiliser, et faire le capable
A chercher des raisons pour être misérable ?
Sur des soupçons en l'air je m'irais alarmer ?
Laissons venir la fête avant que la chômer.
Le chagrin me paraît une incommode chose :
Je n'en prends point, pour moi, sans bonne et juste cause ;
Et mêmes à mes yeux cent sujets d'en avoir
S'offrent le plus souvent, que je ne veux pas voir.
Avec vous en amour je cours même fortune ;
Celle que vous aurez me doit être commune :
La maîtresse ne peut abuser votre foi,
A moins que la suivante en fasse autant pour moi ;
Mais j'en fuis la pensée avec un soin extrême.
Je veux croire les gens quand on me dit : Je t'aime,
Et ne vais point chercher, pour m'estimer heureux,
Si Mascarille ou non s'arrache les cheveux.
Que tantôt Marinette endure qu'à son aise
Jodelet par plaisir la caresse et la baise,
Et que ce beau rival en rie ainsi qu'un fou ;
A son exemple aussi j'en rirai tout mon soul,
Et l'on verra qui rit avec meilleure grâce.

ÉRASTE. Voilà de tes discours.
GROS-RENÉ. Mais je la vois qui passe.

SCÈNE II.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

GROS-RENÉ. S't, Marinette !
MARINETTE. Ho, ho ! que fais-tu là ?
GROS-RENÉ. Ma foi,
Demande ; nous étions tout à l'heure sur toi.
MARINETTE. Vous êtes aussi là, monsieur ! Depuis une heure
Vous n'avez fait trotter comme un Basque, ou je meure.
ÉRASTE. Comment ?
MARINETTE. Pour vous chercher j'ai fait dix mille pas,
Et vous promets, ma foi...
ÉRASTE. Quoi ?
MARINETTE. Que vous n'êtes pas
Au temple, au cours, chez vous ni dans la grande place.
GROS-RENÉ. Il en fallait jurer.

ÉRASTE. Apprends-moi donc, de grâce,
Qui te fait me chercher.
MARINETTE. Quelqu'un, en vérité,
Qui pour vous n'a pas trop mauvaise volonté ;
Ma maîtresse, en un mot.
ÉRASTE. Ah ! chère Marinette !
Ton discours de son cœur est-il bien l'interprète ?
Ne me déguise point un mystère fatal ;
Je ne t'en voudrai pas pour cela plus de mal :
Au nom des dieux, dis-moi si ta belle maîtresse
N'abuse point mes vœux d'une fausse tendresse.
MARINETTE. Eh ! eh ! d'où vous vient donc ce plaisant mouvement ?
Elle ne fait pas voir assez son sentiment !
Quel garant est-ce encore que votre amour demande ?
Que lui faut-il ?

GROS-RENÉ. A moins que Valère se pendre,
Bagatelle, son cœur ne s'assurera point.
MARINETTE. Comment ?
GROS-RENÉ. Il est jaloux jusques en un tel point.
MARINETTE. De Valère ? Ah ! vraiment la pensée est bien belle !
Elle peut seulement naître en votre cervelle.
Je vous croyais du sens, et jusqu'à ce moment
J'avais de votre esprit quelque bon sentiment ;
Mais, à ce que je vois, je m'étais fort trompée.
Ta tête de ce mal est-elle aussi frappée ?
GROS-RENÉ. Moi, jaloux ! Dieu m'en garde, et d'être assez badiu
Pour m'aller amaigrir avec un tel chagrin !
Outre que de ton cœur ta foi me cautionne,
L'opinion que j'ai de moi-même est trop bonne
Pour croire auprès de moi que quelque autre te plût.
Où d'antre pourrais-tu trouver qui me valût ?

MARINETTE. En effet, tu dis bien ; voilà comme il faut être.
Jamais de ces soupçons qu'un jaloux fait paraître :
Tout le fruit qu'on en cueille est de se mettre mal,
Et d'avancer par là les desseins d'un rival.
Au mérite souvent de qui l'éclat vous blesse,
Vos chagrins font ouvrir les yeux d'une maîtresse ;
Et j'en sais tel qui doit son destin le plus doux
Aux soins trop inquiets de son rival jaloux.
Enfin, quoi qu'il en soit, témoigner de l'ombrage,
C'est jouer en amour un mauvais personnage
Et se rendre, après tout, misérable à crédit.
Cela, seigneur Éraste, en passant vous soit dit.
ÉRASTE. Eh bien ! n'en parlons plus. Que venais-tu m'apprendre ?
MARINETTE. Vous mériteriez bien que l'on vous fit attendre,
Qu'afin de vous punir je vous tinsse caché
Le grand secret pourquoi je vous ai tant cherché.
Tenez, voyez ce mot, et sortez hors de doute.
Lisez le donc tout haut, personne ici n'écoute.

ÉRASTE (lit). « Vous m'avez dit que votre amour
« Était capable de tout faire ;
« Il se couronnera lui-même dans ce jour
« S'il peut avoir l'aveu d'un père.
« Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
« Je vous en donne la licence ;
« Et, si c'est en votre faveur,
« Je vous réponds de mon obéissance. »

Ah ! quel bonheur ! O toi, qui me l'as apporté,
Je te dois regarder comme une déité !

GROS-RENÉ. Je vous le disais bien : outre votre croyance,
Je ne me trompe guère aux choses que je pense.
ÉRASTE (relit). « Faites parler les droits qu'on a dessus mon cœur,
« Je vous en donne la licence ;
« Et, si c'est en votre faveur,
« Je vous réponds de mon obéissance. »

MARINETTE. Si je lui rapportais vos faiblesses d'esprit,
Elle désavouerait bientôt un tel écrit.
ÉRASTE. Ah ! cache-lui de grâce une peur passagère
Où mon âme a cru voir quelque peu de lumière ;
Ou, si tu la lui dis, ajoute que ma mort
Est prête d'expier l'erreur de ce transport ;
Que je vais à ses pieds, si j'ai pu lui déplaire,
Sacrifier ma vie à sa juste colère.
MARINETTE. Ne parlons point de mort, ce n'en est pas le temps.
ÉRASTE. Au reste, je te dois beaucoup, et je prétends
Reconnaître dans peu, de la bonne manière,
Les soins d'une si noble et si belle courrière.

MARINETTE. A propos ; savez-vous où je vous ai cherché
Tantôt encore ?
ÉRASTE. Eh bien ?
MARINETTE. Tout proche du marché,
Où vous savez.
ÉRASTE. Où donc ?
MARINETTE. Là... dans cette boutique
Où dès le mois passé votre cœur magnifique
Me promit, de sa grâce, une bague.

ÉRASTE. Ah ! j'entends.
GROS-RENÉ. La matoïse !
ÉRASTE. Il est vrai, j'ai tardé trop longtemps
A m'acquitter vers toi d'une telle promesse :
Mais...
MARINETTE. Ce que j'en ai dit n'est pas que je vous presse.
GROS-RENÉ. Oh ! que non !
ÉRASTE (lui donne sa bague). Celle-ci peut-être aura de quoi
Te plaire ; accepte-la pour celle que je doi.
MARINETTE. Monsieur, vous vous moquez ; j'aurais honte à la prendre
GROS-RENÉ. Pauvre honteuse, prends, sans davantage attendre ;
Refuser ce qu'on donne est bon à faire aux fous.
MARINETTE. Ce sera pour garder quelque chose de vous.
ÉRASTE. Quand puis-je rendre grâce à cet ange adorable ?
MARINETTE. Travaillez à vous rendre un père favorable.
ÉRASTE. Mais s'il me rebutait, dois-je ?...
MARINETTE. Alors comme alors :
Pour vous on emploiera toutes sortes d'efforts.
D'une façon ou d'autre il faut qu'elle soit vôtre.
Faites votre pouvoir, et nous ferons le nôtre.
ÉRASTE. Adieu : nous en saurons le succès dans ce jour.
(Éraste relit la lettre tout bas.)

MARINETTE (à Gros-René). Et nous, que dirons-nous aussi de notre amour ?
Tu ne m'en parles point.
GROS-RENÉ. Un hymen qu'on souhaite,
Entre gens comme nous est chose bientôt faite.
Je te veux, me veux-tu de même ?
Avec plaisir.
MARINETTE. Touche : il suffit.
MARINETTE. Adieu, Gros-René, mon désir.
GROS-RENÉ. Adieu, mon astre.
MARINETTE. Adieu, beau tison de ma flamme.
GROS-RENÉ. Adieu, chère comète, arc-en-ciel de mon âme.
(Marinette sort.)

Le bon Dieu soit loué, nos affaires vont bien :
Albert n'est pas un homme à nous refuser rien.
ÉRASTE. Valère vient à nous.
GROS-RENÉ. Je plains le pauvre hère,
Sachant ce qui se passe.

SCÈNE III.

VALÈRE, ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE. Eh bien ! seigneur Valère ?
VALÈRE. Eh bien ! seigneur Éraste ?
ÉRASTE. En quel état l'amour ?
VALÈRE. En quel état vos feux ?
ÉRASTE. Plus forts de jour en jour.
VALÈRE. Et mon amour plus fort.
ÉRASTE. Pour Lucile ?

VALÈRE. Pour elle.
ÉRASTE. Certes, je l'avouerai, vous êtes le modèle
D'une rare constance.

VALÈRE. Et votre fermeté
Doit être un rare exemple à la postérité.
ÉRASTE. Pour moi, je suis peu fait à cet amour austère
Qui dans les seuls regards trouve à se satisfaire,
Et je ne forme pas d'assez beaux sentiments
Pour souffrir constamment les mauvais traitements.
Enfin, quand j'aime bien, j'aime fort que l'on m'aime
VALÈRE. Il est très-naturel, et je suis bien de même.
Le plus parfait objet dont je serais charmé
N'aurait pas mes tributs, n'en étant point aimé.

ÉRASTE. Lucile, cependant...
VALÈRE. Lucile dans son âme
Rend tout ce que je veux qu'elle rende à ma flamme.

ÉRASTE. Vous êtes donc facile à contenter?
VALÈRE. Pas tant
Que vous pourriez penser.

ÉRASTE. Je puis croire pourtant,
Sans trop de vanité, que je suis en sa grâce.
VALÈRE. Moi, je sais que j'y tiens une assez bonne place.

ÉRASTE. Ne vous abusez point, croyez-moi.
VALÈRE. Croyez-moi,
Ne laissez point duper vos yeux à trop de foi.

ÉRASTE. Si j'osais vous montrer une preuve assurée
Que son cœur... Non, votre âme en serait altérée.
VALÈRE. Si je vous osais, moi, découvrir en secret...
Mais je vous fâcherais, et veux être discret.

ÉRASTE. Vraiment vous me poussez; et, contre mon envie,
Votre présomption veut que je l'humilie.
Lisez.
VALÈRE (après avoir lu).
Ces mots sont doux.

ÉRASTE. Vous connaissez la main?
VALÈRE. Oui, de Lucile.
ÉRASTE. Eh bien! cet espoir si certain...
VALÈRE (riant et s'en allant). Adieu, seigneur Eraste.

GROS-RENÉ. Il est fou, le bon sire!
Où vient-il donc pour lui d'avoir le mot pour rire?
ÉRASTE. Certes, il me surprend; et j'ignore, entre nous,
Quel diable de mystère est caché là-dessous.

GROS-RENÉ. Son valet vient, je pense.
ÉRASTE. Oui, je le vois paraître;
Feignons, pour le jeter sur l'amour de son maître.

SCÈNE IV.

ÉRASTE, MASCARILLE, GROS-RENÉ.

MASCARILLE (à part). Non, je ne trouve point d'état plus malheureux
Que d'avoir un patron jeune et fort amoureux.

GROS-RENÉ. Bonjour.
MASCARILLE. Bonjour.
GROS-RENÉ. Où tend Mascarille à cette heure?
Que fait-il? Revient-il? Va-t-il? ou s'il demeure?

MASCARILLE. Non, je ne reviens pas, car je n'ai pas été
Je ne vais pas aussi, car je suis arrêté;
Et ne demeure pas, car, tout de ce pas même,
Je prétends m'en aller.

ÉRASTE. La rigueur est extrême:
Doucement, Mascarille.
MASCARILLE. Ah! monsieur! serviteur.

ÉRASTE. Vous nous fuyez bien vite: eh quoi! vous fais-je peur?
MASCARILLE. Je ne crois pas cela de votre courtoisie.

ÉRASTE. Touche: nous n'avons plus sujet de jalousie;
Nous devenons amis; et mes feux que j'éteins
Laissent la place libre à vos heureux desseins.

MASCARILLE. Plût à Dieu!
ÉRASTE. Gros-René sait qu'ailleurs je me jette
GROS-RENÉ. Sans doute; et je te cède aussi la Marinette.

MASCARILLE. Passons sur ce point-là; notre rivalité
N'est pas pour en venir à grande extrémité.
Mais est-ce un coup bien sûr que votre seigneurie
Soit désenamourée? ou si c'est raillerie?

ÉRASTE. J'ai su qu'en ses amours ton maître était trop bien;
Et je serais un fou de prétendre plus rien
Aux étroites faveurs qu'il a de cette belle.

MASCARILLE. Certes, vous me plaisez avec cette nouvelle:
Outre qu'en nos projets je vous craignais un peu,

Vous tirez sagement votre épingle du jeu.
Oui, vous avez bien fait de quitter une place
Où l'on vous caressait pour la seule grimace;
Et mille fois, sachant tout ce qui se passait,
J'ai plaint le faux espoir dont on vous repaissait:
On offense un brave homme alors que l'on l'abuse.
Mais d'où diantre, après tout, avez-vous su la ruse?
Car cet engagement mutuel de leur foi
N'eut pour témoins, la nuit, que deux autres et moi;
Et l'on croit jusqu'ici la chaîne fort secrète
Qui rend de nos amants la flamme satisfaite.

ÉRASTE. Eh! que dis-tu?
MASCARILLE. Je dis que je suis interdit,
Et ne sais pas, monsieur, qui peut vous avoir dit
Que, sous ce faux semblant, qui trompe tout le monde,
En vous trompant aussi, leur ardeur sans seconde
D'un secret mariage a serré le lien.

ÉRASTE. Vous en avez menti.
MASCARILLE. Monsieur, je le veux bien.
ÉRASTE. Vous êtes un coquin.
MASCARILLE. D'accord.

ÉRASTE. Et cette audace
Mériterait cent coups de bâton sur la place.
MASCARILLE. Vous avez tout pouvoir.

ÉRASTE. Ah! Gros-René!
GROS-RENÉ. Monsieur.
ÉRASTE. Je démens un discours dont je n'ai que trop peur.
(A Mascarille). Tu penses fuir?

MASCARILLE. Nenni.
ÉRASTE. Quoi! Lucile est la femme...?

MASCARILLE. Non, monsieur; je raillais.
ÉRASTE. Ah! vous raillez, infâme!

MASCARILLE. Non, je ne raillais point.
ÉRASTE. Il est donc vrai?
MASCARILLE. Non pas.

ÉRASTE. Je ne dis pas cela.
MASCARILLE. Que dis-tu donc?
ÉRASTE. Hélas!

ÉRASTE. Je ne dis rien, de peur de mal parler.
ÉRASTE. Assure
Ou si c'est chose vraie, ou si c'est imposture.

MASCARILLE. C'est ce qu'il vous plaira; je ne suis pas ici
Pour vous rien contester.

ÉRASTE (tirant son épée). Veux-tu dire? Voici,
Sans marchander, de quoi te délier la langue.
MASCARILLE. Elle ira faire encor quelque sottise barangue.
Eh! de grâce, plutôt, si vous le trouvez bon,
Donnez-moi vite ment quelques coups de bâton,
Et me laissez tirer mes chaussures sans murmure.

ÉRASTE. Tu mourras, ou je veux que la vérité pure
S'exprime par ta bouche.

MASCARILLE. Hélas! je la dirai:
Mais peut-être, monsieur, que je vous fâcherai.

ÉRASTE. Parle: mais prends bien garde à ce que tu vas faire.
A ma juste fureur rien ne te peut soustraire,
Si tu mens d'un seul mot en ce que tu diras.

MASCARILLE. J'y consens, rompez-moi les jambes et les bras;
Faites-moi pis encor, tuez-moi, si j'impose.
En tout ce que j'ai dit ici, la moindre chose.

ÉRASTE. Ce mariage est vrai?
MASCARILLE. Ma langue en cet endroit
A fait un pas de clerc dont elle s'aperçoit:
Mais enfin cette affaire est comme vous la dites;
Et c'est après cinq jours de nocturnes visites,
Tandis que vous serviez à mieux couvrir leur jeu,
Que depuis avant-hier ils sont joints de ce nœud;
Et Lucile depuis fait encor moins paraître
Le violent amour qu'elle porte à mon maître,
Et veut absolument que tout ce qu'il verra,
Et qu'en votre faveur son cœur témoignera,
Il l'impute à l'effet d'une haute prudence,
Qui veut de leurs secrets ôter la connaissance.

Si, malgré mes serments, vous doutez de ma foi,
Gros-René peut venir une nuit avec moi;
Et je lui ferai voir, étant en sentinelle,
Que nous avons dans l'ombre un libre accès chez elle.

ÉRASTE. Ote-toi de mes yeux, maraud.
MASCARILLE. Eh! de grand cœur;
C'est ce que je demande.

SCÈNE V.

ÉRASTE, GROS-RENÉ.

ÉRASTE. Eh bien?
GROS-RENÉ. Eh! bien monsieur,
Nous en tenons tous deux, si l'autre est véritable.
ÉRASTE. Las! il ne l'est que trop, le bourreau détestable!
Je vois trop d'apparence à tout ce qu'il a dit;
Et ce qu'a fait Valère en voyant cet écrit
Marque bien leur concert, et que c'est une baie
Qui sert sans doute aux feux dont l'ingrate le paie.

SCÈNE VI.

ÉRASTE, MARINETTE, GROS-RENÉ.

MARINETTE. Je viens vous avertir que tantôt, sur le soir,
Ma maîtresse au jardin vous permet de la voir.
ÉRASTE. Oses-tu me parler? âme double et traîtresse!
Va, sors de ma présence, et dis à ta maîtresse
Qu'avecque ses écrits elle me laisse en paix,
Et que voilà l'état, infâme! que j'en fais.

(Il déchire la lettre et sort.)

MARINETTE. Gros-René, dis-moi donc quelle mouche le pique.
GROS-RENÉ. M'oses-tu bien encor parler? femelle inique,
Crocodile trompeur, de qui le cœur félon
Est pire qu'un satrape ou bien qu'un Lestrigon!
Va, va rendre réponse à ta bonne maîtresse;
Et lui dis bien et beau que, malgré sa souplesse,
Nous ne sommes plus sots, ni mon maître, ni moi,
Et désormais qu'elle aille au diable avecque toi.

MARINETTE (seule). Ma pauvre Marinette, es-tu bien éveillée?
De quel démon est donc leur âme travaillée?
Quoi! faire un tel accueil à nos soins obligés?
Oh! que ceci chez nous va surprendre nos gens!

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ASCAGNE, FROSINE.

FROSINE. Ascagne, je suis fille à secret, Dieu merci.
ASCAGNE. Mais, pour un tel discours, sommes-nous bien ici?
Prenons garde qu'aucun ne nous vienne surprendre
Ou que de quelque endroit on ne nous puisse entendre.

FROSINE. Nous serions au logis beaucoup moins sûrement:
Ici de tous côtés on découvre aisément,
Et nous pouvons parler avec toute assurance.

ASCAGNE. Hélas! que j'ai de peine à rompre mon silence!
FROSINE. Ouais! ceci doit donc être un important secret?
ASCAGNE. Trop, puisque je le dis à vous-même à regret,
Et que, si je pouvais le cacher davantage,
Vous ne le sauriez point.

FROSINE. Ah! c'est me faire outrage.
Feindre à s'ouvrir à moi, dont vous avez connu
Dans tous vos intérêts l'esprit si retenu!
Moi, nourrie avec vous, et qui tiens sous silence
Des choses qui vous sont de si grande importance!
Qui sais...

ASCAGNE. Qui, vous savez la secrète raison
Qui cache aux yeux de tous mon sexe et ma maison:

Vous savez que dans celle où passa mon bas âge
Je suis pour y pouvoir retenir l'héritage
Que relâchait ailleurs le jeune Ascagne mort,
Dont mon déguisement fait revivre le sort;
Et c'est aussi pourquoi ma bouche se dispense
A vous ouvrir mon cœur avec plus d'assurance.
Mais avant que passer, Frosine, à ce discours,
Eclaircissez un doute où je tombe toujours.
Se pourrait-il qu'Albert ne sût rien du mystère
Qui masque ainsi mon sexe et l'a rendu mon père?

FROSINE. En bonne foi, ce point sur quoi vous me pressez
Est une affaire aussi qui m'embarrasse assez:
Le fond de cette intrigue est pour moi lettre close;
Et ma mère ne put m'éclaircir mieux la chose.
Quand il mourut, ce fils, l'objet de tant d'amour,
Au destin de qui même, avant qu'il vint au jour,
Le testament d'un oncle abondant en richesses
D'un soin particulier avait fait des largesses;
Et que sa mère fit un secret de sa mort,
De son époux absent redoutant le transport
S'il voyait chez un autre aller tout l'héritage
Dont sa maison tirait un si grand avantage;
Quand, dis-je, pour cacher un tel événement,
La supposition fut de son sentiment,
Et qu'on vous prit chez nous où vous étiez nourrie
(Votre mère d'accord de cette tromperie
Qui remplaçait ce fils à sa garde commis),
En faveur des présents le secret fut promis.

Albert ne l'a point su de nous; et, pour sa femme,
L'ayant plus de douze ans conservé dans son âme,
Comme le mal fut prompt dont on la vit mourir,
Son trépas imprévu ne put rien découvrir.
Mais cependant je vois qu'il garde intelligence
Avec celle de qui vous tenez la naissance:
J'ai su qu'en secret même il lui faisait du bien
Et peut-être cela ne se fait pas pour rien.
D'autre part, il vous veut porter au mariage;
Et, comme il le prétend, c'est un mauvais langage.
Je ne sais s'il saurait la supposition
Sans le déguisement. Mais la digression
Tout insensiblement pourrait trop loin s'étendre:
Revenons au secret que je brûle d'apprendre.

ASCAGNE. Sachez donc que l'amour ne sait point s'abuser,
Que mon sexe à ses yeux n'a pu se déguiser,
Et que ses traits subtils, sous l'habit que je porte,
Ont su trouver le cœur d'une fille peu forte:
J'aime enfin.

FROSINE. Vous aimez!
ASCAGNE. Frosine, doucement:
N'entrez pas tout à fait dedans l'étonnement,
Il n'est pas temps encore; et ce cœur qui soupire
A bien pour vous surprendre autre chose à vous dire.

FROSINE. Et quoi?
ASCAGNE. J'aime Valère.

FROSINE. Ah! vous avez raison;
L'objet de votre amour, lui, dont à la maison
Votre imposture enlève un puissant héritage,
Et qui, de votre sexe ayant le moindre ombrage,
Verrait incontinent ce bien lui retourner!
C'est encore un plus grand sujet de s'étonner.

ASCAGNE. J'ai de quoi, toutefois, surprendre plus votre âme:
Je suis sa femme.
FROSINE. O dieux! sa femme?
ASCAGNE. Oui, sa femme.

FROSINE. Ah! certes, celui-là l'emporte, et vient à bout
De toute ma raison.
ASCAGNE. Ce n'est pas encor tout.

FROSINE. Encore!
ASCAGNE. Je la suis, dis-je, sans qu'il le pense,
Ni qu'il ait de mon sort la moindre connaissance.

FROSINE. Oh! poussez; je le quitte, et ne raisonne plus,
Tant mes sens coup sur coup se trouvent confondus.
A ces énigmes-là je ne puis rien comprendre.

ASCAGNE. Je vais vous l'expliquer, si vous voulez m'entendre.
Valère, dans les fers de ma sœur arrêté,
Me semblait un amant digne d'être écouté;
Je ne pouvais souffrir qu'on rebutât sa flamme.
Sans qu'un peu d'intérêt touchât pour lui mon âme;
Je voulais que Lucile aimât son entretien;
Je blâmais ses rigueurs; et les blâmais si bien,
Que moi-même j'entraî, sans pouvoir m'en défendre,
Dans tous les sentiments qu'elle ne pouvait prendre.
C'était, en lui parlant, moi qu'il persuadait:
Je me laissais gagner aux soupirs qu'il perdait;
Et ses vœux, rejetés de l'objet qui l'enflamme,